

D'abord mettre en confiance. Puis se faire oublier. Sous la tête d'un cheval, par exemple. C'est sa recette : trouver un angle insolite et saisir sur le vif les expressions les plus spontanées des grands de ce monde. A l'image de Brassai, son maître, auprès de qui il a passé un an en France, Jonathan Becker se dit obsédé par la vérité des êtres. D'ordinaire, les têtes couronnées ne sont pas faciles à prendre : « Moins naturelles que les artistes qui ont aussi le sens du visuel. » Le photographe a comptabilisé 900 reportages pour « Vanity Fair ». Avec Annie Leibovitz, Jonathan Becker s'inscrit dans la lignée de ces stars qui ont fait la notoriété du magazine américain.



1986 : à la Factory, son atelier new-yorkais, Andy Warhol avec ses corsets qu'il est obligé de porter depuis qu'on a tenté de l'assassiner.

# TENDRE JONATHAN BECKER VOYEUR



Septembre 2005 : particulièrement détendus, Camilla et le prince Charles à Richmond, en Angleterre, cinq mois après leur mariage.

PHOTOS JONATHAN BECKER

DEPUIS TRENTE ANS, LE GRAND PHOTOGRAPHE NEW-YORKAIS DE « VANITY FAIR » A IMMORTALISÉ LES PLUS CÉLÈBRES DANS SON OBJECTIF. IL EN A FAIT UN LIVRE ÉBLOUISSANT

**Mars 2010 :** la soirée des Oscars de « Vanity Fair » au Sunset Tower Hotel, à Hollywood. L'actrice Hilary Swank, en décolleté ravageur, et Sean Penn.



**P**OUR ENTRER  
DANS L'INTIMITÉ DE SES MODÈLES,  
IL SE FOND DANS LE DÉCOR



**Mars 1998 :** à Culver City, en Californie, les acteurs et amis dans la vie Matt Damon et Ben Affleck.



**1998** : Jocelyn Wildenstein, l'ex-épouse du milliardaire Alec Wildenstein. La femme-chat, chez elle, à New York, s'apprête à sortir ses chiens, vêtus comme elle en Chanel.



**Mai 2004** : le couturier Valentino à bord de son yacht, le « T.M. Blue One », au large de Saint-Tropez.

## S

OUS L'ŒIL  
DU MAÎTRE, LA  
VÉRITÉ DES ÊTRES  
SE RÉVÈLE

**Février 2005** : la top model australienne Elle Macpherson à Saint-Moritz, en Suisse.





# JONATHAN BECKER

## “UN PHOTOGRAPHE N'A PAS BESOIN D'ÊTRE CULTIVÉ, J'ESSAIE DE NE PAS AVOIR D'IDÉES PRÉCONÇUES, JUSTE UN POINT DE VUE”

Jonathan Becker, aussi à l'aise avec une coupe de champagne dans les soirées mondaines qu'avec son vieux Rolleiflex.

### INTERVIEW DANY JUCAUD

Paris Match. Chauffeur de taxi pendant trois ans, vous êtes devenu l'un des plus grands photographes du monde...

Jonathan Becker. C'était le meilleur moyen d'arrondir mes fins de mois. Comme je travaillais déjà pour différents magazines, il m'arrivait de rester garé en double file pendant que je prenais les photos d'une soirée. Il n'y a rien de plus excitant que la scène new-yorkaise la nuit. Ni de meilleure école.

C'est comme ça, je crois, que vous avez rencontré Andy Warhol.

C'était la grande époque du Studio 54. Dès qu'il apercevait mon taxi devant la porte, il s'engouffrait dedans. Il s'asseyait toujours à côté de moi car, disait-il, c'était le seul endroit où il se sentait vraiment en sécurité. Des années plus tard, je l'ai photographié avec les corsets de toutes les couleurs, dont il était d'ailleurs très fier, qu'il était obligé de porter depuis le jour où on lui avait tiré dessus.

Votre rencontre avec Brassai, dites-vous, a bouleversé votre vie...

Nous nous sommes rencontrés à Paris dans les années 70. J'avais 19 ans. Je suis littéralement tombé sous son charme. Il mettait de l'humour dans tout ce qu'il faisait. Brassai était mon héros. Il m'a tout appris, notamment à ne pas avoir de préjugés, à garder en mémoire ce que je voyais, à attendre et à observer avant de prendre une photo. Il m'a surtout appris à rester objectif et toujours en éveil.

Comment travaillez-vous ?

Comme un journaliste. Je fais mon "homework" [mes devoirs], j'essaie d'en savoir le maximum sur la personne que je vais photographier, ses goûts, ses passions, pour m'imprégner de sa sensibilité. Les photographes

tendent souvent d'imposer leur image des gens; moi, j'essaie de les saisir de l'intérieur. Un photographe n'a pas besoin d'être cultivé, il faut qu'il ait un point de vue. De la même façon, je pense qu'un grand directeur de magazine doit non seulement être capable de prendre des décisions rapidement et savoir instinctivement ce qui plaira au lecteur, mais plus que tout avoir une vision. Les photographes bardés d'appareils photo hyper-sophistiqués

m'amuse. Moi, j'utilise de la pellicule pour 90% de mes clichés et je me sers de mon bon vieux Rolleiflex. Je ne comprends rien à ces nouveaux appareils photo, il y a trop de boutons! Je préfère passer du temps à observer mon sujet et son environnement que de rester les yeux fixés sur mon ordinateur à vérifier toutes les cinq minutes si mes batteries sont encore chargées. Il suffit d'une seconde pour faire une grande photo. Du moment que j'ai un



Mai 1999: John Kennedy Jr et sa femme, Carolyn, à Washington lors d'une soirée « Vanity Fair ».

déclencheur, deux ou trois objectifs et que je peux régler la vitesse, tout va bien. Je suis totalement dévoué à mon travail. Je suis passionné par ce que je fais, quel que soit le sujet. Je ne pourrais pas envisager de faire autre chose. Qu'est-ce que vous recherchez quand vous prenez une photo ?

J'essaie de ne pas avoir d'idées préconçues. Aujourd'hui, tout est tellement organisé, formaté, qu'on perd l'essence même de ce qui est la base d'une photo: un document. Je ne suis pas illustrateur mais photographe, j'essaie d'appréhender mon sujet comme si j'étais le lecteur.

Vous avez photographié plusieurs fois le prince Charles et Camilla. Est-ce que les membres des familles royales sont différents à photographier que les stars de Hollywood ?

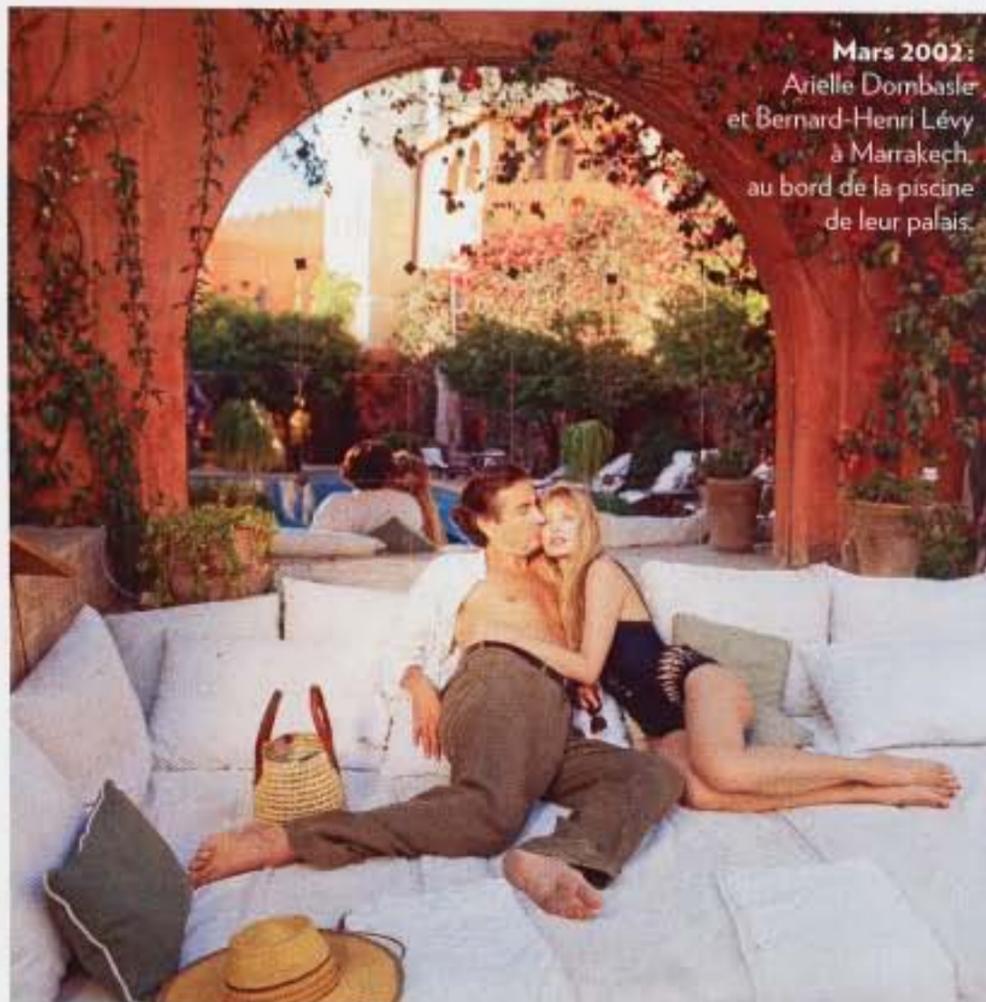
D'une façon générale, les artistes sont plus faciles à photographier car ils savent ce qu'on attend d'eux. Les "royals" sont faciles à partir du moment où ils vous font confiance, car ils ne font plus du tout attention à vous. C'est le cas avec le prince Charles et Camilla. La dernière fois que je les ai rencontrés, ils se rendaient au lancement d'un nouveau livre sur une cause charitable. Ce qui me frappe, c'est qu'ils sont tous les deux très spontanés et toujours dans le mouvement. Et comme ils aiment sincèrement ce qu'ils font, ça se sent.

Quelle est celle de vos photos qui vous a le plus marqué ?

La photo de Ryan O'Neal que j'ai faite dans son appartement en 2009. Farah Fawcett, sa compagne, était en train de mourir à l'hôpital. Il était torse nu, en jean, et il s'est adossé contre le mur auquel était accroché le portrait de Farah par Andy Warhol. Il avait l'air désespéré. C'est une des photos dont je suis le plus fier.

Et la plus inattendue ?

On m'avait demandé de photographier la grande danseuse Martha Graham, qui se trouve être ma marraine, le soir de sa dernière représentation. Je devais la rejoindre dans les coulisses. Je me retrouve, je ne sais comment, perché derrière des cordes avec une dizaine de photographes. J'étais furieux. Martha était entourée de célébrités venues lui rendre hommage, parmi lesquelles Madonna et Calvin Klein. Dès l'instant où elle m'a vu, elle ne m'a plus quitté des yeux, comme s'il n'y avait que moi qui existais. Madonna et Calvin Klein n'étaient plus que de simples figurants, et c'est elle, comme par enchantement, qui est soudain devenue le centre de



Mars 2002: Arielle Dombasle et Bernard-Henri Lévy à Marrakech, au bord de la piscine de leur palais.

la photo. Ce furent un moment et une photo magiques.

Quels sont vos sujets favoris ?

Je vois la vie comme une immense scène de théâtre. Une petite pointe de narcissisme est très utile et rend les choses infiniment plus attrayantes. J'aime beaucoup photographier Jocelyn Wildenstein ou Bernard-Henri Lévy. Lui et Arielle savent intuitivement se mettre en scène, ce sont à leur façon de grands acteurs de théâtre. BHL, que j'adore, connaît parfaitement ce que veulent les magazines. Il sait exactement ce qu'on attend de lui, c'est quelqu'un d'unique. Cela dit, j'adorerais faire de nouveaux clichés de tous les gens que j'ai déjà photographiés. En 1991, lorsque je suis retourné voir le Dr Jack Kevorkian, l'ange de la mort, comme on le surnommait, car il était connu pour sa pratique de l'aide au suicide dans les cas médicaux graves, il a accepté de me montrer ses peintures. Il m'a dit qu'il pensait sincèrement que ce qu'il faisait était la chose à faire. Moi, je suis persuadé qu'il était nécrophile.



« Jonathan Becker, 30 years at Vanity Fair » vient de sortir aux éditions Assouline. [www.assouline.com](http://www.assouline.com)

Y a-t-il quelqu'un que vous auriez aimé photographier et qui vous a échappé ?

Oui, Mark Felt, le directeur du FBI, surnommé « Gorge profonde », qui a fourni des informations à Bob Woodward et Carl Bernstein dans l'affaire du Watergate. J'aurais fait quelque chose de très mystérieux. Si l'un de vos modèles vous demande de voir vos photos avant publication, acceptez-vous ?

Non. Je comprends parfaitement qu'on me dise ce qu'on aime ou pas quand je suis en train de travailler; mais, après, c'est ma propre vision et je tiens à garder mon intégrité. Les jeunes, aujourd'hui, veulent à tout prix contrôler leur image. Ils ne se rendent pas compte que c'est terriblement contre-productif. Je respecte leur travail, ils doivent respecter le mien. Savez-vous quelle sera votre prochaine mission ?

Oui, mais je n'ai pas le droit d'en parler. Si je vous le disais, je me ferais instantanément virer du magazine, ce qui serait quand même dommage après tant d'années! ■

Photos Jonathan BECKER